

Introduction

Le 9 novembre 1952, le premier président de l'État d'Israël, Chaim Weizmann, disparaît à l'âge de soixante-dix-sept ans. Celui que le Premier ministre, David Ben Gourion, considérait comme le « champion du peuple juif^{1*} » rentre alors dans la légende, « aux côtés des grandes figures du passé — les Patriarches et les Rois, les Juges, les Prophètes² ».

Chaim Weizmann a mené l'embarcation sioniste à bon port, étape par étape, de la Déclaration Balfour de 1917 à la reconnaissance de l'État d'Israël, en 1948, par le président Truman. Contrairement à Moïse ou à Herzl, il voit naître l'État dont il a toujours rêvé. Mais depuis son éviction de la présidence de l'Organisation sioniste en 1946, le leader charismatique qui pouvait se targuer de représenter « la majorité écrasante des Juifs dans le monde³ » est un homme isolé politiquement. Ben Gourion lui avait reproché d'être « pro-anglais » à une époque où la puissance mandataire sabotait la Déclaration Balfour et bloquait l'immigration juive en Palestine. Néanmoins, Ben Gourion avait compris qu'on ne pouvait écarter complètement un homme de cette envergure et on lui avait offert la présidence de l'État d'Israël. Le géant disparu, qui allait lui succéder ? Certainement pas un « nain »...

Un beau matin, une étrange discussion se tisse entre Ben Gourion et son secrétaire politique, Yitzhak Navon, qui sera plus tard lui aussi président de l'État d'Israël. Ben Gourion dit alors : « Il n'y a qu'un seul homme à qui nous puissions demander de devenir président de l'État d'Israël. C'est le plus grand de tous les Juifs. Peut-être le plus grand des hommes. Einstein. Qu'en pensez-vous ? — Président de l'État d'Israël ? Pourquoi pas [le mettre] à la tête de la recherche scientifique ? répond Navon. J'ai bien peur qu'il ne trébuche en cours de route⁴. »

Einstein président ? Le vieux sage habite tranquillement aux États-Unis, à Princeton, et il n'imagine pas qu'une telle idée puisse éclore quelque part.

* Les notes figurent en fin d'ouvrage, p. 331.

Weizmann et Einstein se connaissaient bien. C'est en 1921 que le savant s'est laissé convaincre de voyager en Amérique avec le leader sioniste pour défendre le fameux projet d'université à Jérusalem, symbole d'une renaissance juive. Weizmann joue alors le rôle du prophète et Einstein, qui est une immense célébrité, celui du magicien qui déclenche des avalanches de dollars. Leur collaboration sera pourtant tumultueuse, car même si Einstein accepte de bon cœur d'être exhibé, il ne garde pas la langue dans sa poche ! Weizmann sait qu'un simple mot de sa part peut faire tanguer dangereusement l'embarcation sioniste. Il le tient à l'œil, mais le savant n'est pas dupe. Son soutien au mouvement, qu'il ne renia jamais, fut sans complaisance.

Les deux hommes sont des scientifiques et partagent sur beaucoup de choses les mêmes points de vue. Alors qu'Einstein félicite chaleureusement Weizmann pour son élection à la présidence, ce dernier, touché, lui répond : « Vos mots sont empreints de noblesse et pleins de sagesse et vous savez que j'y attache une grande importance⁵. » Weizmann envoie, à son tour, un télégramme au « plus grand Juif de sa génération », à l'occasion de son 70^e anniversaire : « Vous vous êtes fièrement identifié à notre peuple opprimé alors que vous étiez au zénith de vos réussites scientifiques [...] vous avez prêté votre nom et vous êtes investi chaque fois qu'il était possible de soulager la souffrance des Juifs⁶. » À la mort de Weizmann, Einstein lui rendra un vibrant hommage en s'adressant à sa veuve : « Je ressens avec vous et notre peuple la perte immense. Il a combattu pour son peuple et s'est investi corps et âme dans ses réalisations. Pour ses contemporains, il fut un guide et un soutien, il était un exemple brillant⁷. »

Ben Gourion voudrait donc passer le relais à Einstein, un autre géant qui serait bien moins encombrant que le « politique » Weizmann et rayonnerait autant que son prédécesseur. Il décide donc de franchir le pas et envoie, le 16 novembre 1952, un télégramme à l'ambassadeur israélien à Washington, Abba Eban : « S'il vous plaît, veuillez vous renseigner immédiatement auprès d'Einstein [pour savoir] s'il se sent prêt à devenir président d'Israël au cas où il serait élu [par le Parlement]. Immédiatement après son élection, il devra [alors] s'installer en Israël et devenir citoyen israélien. Il pourra poursuivre son travail scientifique en toute quiétude. S'il vous plaît, télégraphiez-moi immédiatement sa réponse. Ben Gourion⁸. »

Une fois le télégramme envoyé, Ben Gourion se montre inquiet de la portée de son geste. Il dit à Navon : « Que fait-on s'il dit oui ! J'ai dû lui offrir le poste parce qu'on ne pouvait pas faire autrement. Mais s'il accepte, nous serons bien embêtés⁹. » Toutefois, il admire en Einstein un humaniste et un porteur de paix, un Juif qui incarne le summum de la réussite. Depuis leur rencontre en septembre 1951, il semble être tombé sous le charme. Ben Gourion est très impressionné par celui qu'il considère être le plus intelligent du monde. Il confie à un ami : « Vous vous rendez compte que c'est un

scientifique qui n'a besoin d'aucun laboratoire, d'aucun équipement, d'aucun outil d'aucune sorte ? Il se contente de s'asseoir dans une pièce vide, avec un crayon, une feuille de papier et son cerveau, et de réfléchir¹⁰. »

Ben Gourion explique à Eban la teneur de son extraordinaire proposition. Il commentera plus tard : « Le président en Israël est un symbole. Il n'a aucun pouvoir. Je me dis : si nous cherchons un symbole, pourquoi ne pas avoir le plus illustre Juif du monde, voire même le plus grand homme vivant : Einstein¹¹ ? » Il lui parle de Weizmann qui fut à la fois un grand scientifique et une personnalité politique, et loue la fonction présidentielle, une place de choix qui doit servir un certain humanisme. Le peuple israélien attache une grande importance aux symboles, continue-t-il. L'ambassadeur prend note et prépare sa mission.

La petite idée n'est déjà plus confidentielle, et vagabonde allègrement dans les rédactions. Il faut dire qu'en Israël le directeur du journal *Maariv* lance, très rapidement après la mort de Weizmann, une campagne favorable à la candidature d'Einstein. Il s'agit probablement d'un ballon d'essai voulu par Ben Gourion pour tester les réactions du public¹². L'ambiance n'est donc pas neutre.

En Amérique, Einstein continue de mener sa vie d'ours tranquille. Pas pour longtemps... car les nouvelles arrivent. Mais le vieux sage est loin de s'imaginer à la tête d'un État : il est citoyen américain, et cela suffit à cet homme de science... Pas besoin d'être président pour regarder les étoiles danser. Et puis Israël est éloigné du nouveau continent.

Cependant, la transe journalistique traverse les océans et un vent qui prend les proportions d'une tornade se dirige tout droit sur la maison des Einstein. C'est en lisant le *New York Times* que le savant prend connaissance de l'information sans la considérer sérieusement. On raconte tellement de choses extravagantes dans les journaux sur le grand homme... Mais ce jour-là, alors qu'Einstein reçoit un bon ami à dîner, David Mitrany, la soirée est vite interrompue par un télégramme officiel, dont « les termes tout à fait choisis [...], raconte Mitrany, confirmèrent l'article du *Times* et mirent la maisonnée, d'ordinaire si tranquille, en émoi ». Le document, signé Abba Eban, lui demande si son représentant — David Goitein — pouvait venir le voir le lendemain pour lui apporter un message important de son gouvernement !

Einstein se met à tourner en rond tel un fauve, en répétant : « Très gênant, c'est très gênant¹³. » Sa réaction est sans équivoque : « Je ne peux pas [l'accepter], à quoi bon la venue de cet homme puisque j'ai juste à dire non¹⁴ », dit-il. C'est alors qu'Helen Dukas, sa secrétaire, a l'idée d'appeler Eban. Car aucune conversation par télégramme ne pouvait calmer l'agitation du savant. La cause de son embarras est une affaire intime : son cœur est pétri d'une pâte juive, sculpté par la vie, par l'antisémitisme, et il adhère à un judaïsme

sans les angles droits de la religion ou des rites. Pour lui, le judaïsme est un humanisme, et son appartenance au peuple juif est celui d'un destin commun. Il se sent juif et il ne veut pas vexer ses frères. Pourtant ce soir-là, il signifie clairement son refus.

Eban raconte : « Une voix agitée en provenance de Princeton, New Jersey, m'apprit que j'étais en ligne avec l'auteur de la théorie de la relativité ¹⁵. » Très agité, Einstein lui dit : « Je ne suis pas la bonne personne et je ne peux absolument pas assumer cette charge. » Eban lui répond alors : « Je ne peux pas dire à mon gouvernement que vous m'avez téléphoné et juste dit non. Je dois faire les choses dans les règles et présenter l'offre d'une manière officielle ¹⁶. » David Mitrany, l'invité, se souvient de la conversation téléphonique : « Sa principale pensée fut de savoir comment épargner à l'ambassadeur l'embarras d'un refus inévitable. » Einstein demande à Eban d'avoir l'amabilité d'ôter cette idée de la tête de Ben Gourion. Il explique à quel point il est honoré par cette proposition mais affirme que son refus est aussi ferme que définitif : « Je sais peu de chose sur la nature, dit-il, et rien du tout sur les hommes ¹⁷. » Puis il demande à Eban de faire tout ce qu'il peut pour « lever le siège des journalistes autour de [sa] maison ¹⁸ ». L'ambassadeur se souvient : « [...] J'espérais qu'il ne prendrait sa décision qu'après avoir apprécié toute la portée historique de l'affaire. Je l'ai supplié à maintes reprises de recevoir Goitein puis moi-même. Il disait que tout ceci était une perte de temps. Il était décidé. Il me pria de ne pas revenir sur le problème ¹⁹. »

Eban qui se rappelle que « son émotion n'était pas feinte ²⁰ » insiste sur le fait qu'il ne peut répondre à son gouvernement avec un « non » par téléphone, alors que cette proposition vient du Premier ministre lui-même ! Il faut une réponse écrite, sur un « parchemin », qui témoigne du refus officiel du prophète de s'asseoir sur un trône. Refuser la charge de « Roi des Juifs » ? Cela vaut bien l'effort d'une belle lettre ! Einstein acceptera finalement de rentrer dans les canaux officiels de la diplomatie et donnera son accord pour rencontrer Goitein et Eban, afin de ne « pas blesser ceux qui lui avaient proposé le poste ²¹ ». « Le jour suivant, raconte Dukas, l'adjoint d'Abba Eban, David Goitein, est venu avec sa femme. Le professeur Einstein avait déjà préparé sa lettre et les raisons de son refus, et je me souviens de ce que M. Goitein a alors dit : "Eh bien, dans toute ma vie d'avocat, c'est la première fois que je reçois une réfutation avant même d'avoir pu plaider ma cause [...]. Nous sommes un drôle de peuple. Nous voulons le meilleur ²²." » Voici le contenu de la lettre que lui a apporté Goitein le 17 novembre 1952 :

« Cher professeur Einstein,

Le porteur de cette lettre est M. David Goitein de Jérusalem, qui occupe les fonctions de ministre conseiller à l'ambassade d'Israël à Washington.

Il est chargé de vous exposer le problème dont M. Ben Gourion, Premier ministre, m'a chargé de vous entretenir, en l'occurrence, de la réponse que vous feriez si la Knesset vous offrait la présidence de l'État d'Israël. Votre accord se traduirait naturellement par votre installation en Israël dont vous devriez prendre la nationalité. Le Premier ministre me prie de vous faire savoir que, dans une telle éventualité, toutes les facilités nécessaires vous seraient données pour vous permettre de poursuivre vos recherches dont le gouvernement et le peuple israélien connaissent l'extrême importance.

Quelle que puisse être votre décision, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'accorder la possibilité de m'entretenir avec vous au cours des jours qui viennent. Je comprends parfaitement les doutes dont vous m'avez fait part au cours de notre conversation de ce soir. D'un autre côté, quelle que soit votre réponse, je tiens à vous faire savoir que la proposition du Premier ministre vous est faite avec tout le respect que le peuple juif doit à ses fils.

J'espère que vous comprendrez les motivations de ceux qui ont pensé à faire appel à vous en ces heures solennelles de notre histoire.

Avec tous mes vœux personnels,
Respectueusement
Abba Eban²³. »

Et voici la réponse d'Einstein datée du 18 novembre 1952 :

« Cher Monsieur l'Ambassadeur,

J'ai été profondément ému par l'offre qui m'a été faite au nom de notre État, Israël, mais aussi triste et bouleversé car il m'est impossible d'accepter cette offre. M'étant, toute ma vie, consacré au monde des objets, je n'ai, ni la capacité naturelle, ni l'expérience nécessaire pour m'occuper du monde des hommes et pour occuper des fonctions officielles. C'est pourquoi, même si mon âge avancé n'avait pas, de toute façon, limité mes forces, je n'aurais pas été en mesure de remplir les obligations d'un tel poste.

Tout ceci est très pénible pour moi, et ce, d'autant plus, que mes rapports avec le peuple juif sont devenus la chose à laquelle je suis le plus attaché depuis que j'ai pris conscience de la fragilité de notre situation au sein des nations.

Alors que nous pleurons l'homme qui, dans des circonstances particulièrement tragiques, a si longtemps porté sur ses épaules le poids de notre destin et le fardeau de notre lutte pour l'indépendance [Chaim Weizmann], je souhaite de tout cœur qu'il se trouve quelqu'un qui puisse, du fait de ses activités passées et de sa personnalité, assumer cette lourde et difficile tâche.

Albert Einstein
Princeton N. J.²⁴. »

Il ne reste plus à Eban qu'à faire un discours à la Knesset pour expliquer ce refus. C'est Yitzhak Ben Zvi, professeur et président du Conseil national des Juifs de Palestine (1931-1948), député socialiste, qui succédera à Weizmann.

Azriel Carlebach, rédacteur en chef de *Maariv*, quotidien de Tel-Aviv, supplie Einstein de revenir sur sa décision. Il le considère comme la seule personne capable d'unir le peuple juif... Mais les dés sont jetés. Einstein lui répond : « Il ne fait aucun doute que je n'aurais pas été à la hauteur de la tâche qui m'attendait là-bas, quand bien même la fonction serait réduite pour l'essentiel à un rôle de figurant. » Einstein expose le dilemme que lui causerait une décision du gouvernement ou du Parlement avec laquelle il ne serait pas d'accord. Cela lui poserait « un cas de conscience, la responsabilité morale n'est pas abolie par le fait que l'on exerce *de facto* aucune influence sur les événements²⁵ ».

À vrai dire, n'est-il pas étrange qu'on lui ait proposé la tête d'un État, lui qui s'est toujours méfié de l'ordre établi ; lui, le rebelle et l'anticonformiste, le pourfendeur des nationalismes, l'antimilitariste ? Il écrit à son ami peintre, Josef Scharl, le 24 novembre 1952 : « S'il est vrai que d'autres rebelles ont pu devenir des personnages respectables, je ne peux accepter d'en faire autant et dois donc me contenter, comme je l'ai toujours fait, de fulminer contre mes semblables²⁶. »

Certes, Einstein appelle les Juifs « ses frères » et dit « notre destin » et « notre État » en parlant d'Israël. C'est un « saint juif », comme il aime à se définir et des foules incroyables se pressent à son passage. Contrairement au politicien qui doit convaincre son auditoire, il recueille, tel un prophète, les acclamations sans rien faire ! Cependant, comme le souligne son ami sioniste, Kurt Blumenfeld, qui l'a convaincu de soutenir le mouvement en 1919, Einstein n'est pas un saint pour tout le monde : « Quand Einstein prend la parole en Amérique, peu l'écoutent ; d'autres plus nombreux le prennent pour un vieux bouffon juif. S'il prenait la parole en Israël, on en ferait sans doute, de manière exagérée, un représentant du peuple juif²⁷. »

Pourtant, la démarche de Ben Gourion n'était pas si bête. N'est-il pas plus enrichissant d'avoir un humaniste en haut plûtôt qu'un général qui se prend pour Napoléon ? Weizmann et Einstein sont rentrés dans l'histoire du peuple juif comme des héros. Les deux grands hommes, peu versés dans les affaires militaires, avaient une vision morale du judaïsme et n'étaient pas des « nationalistes » agressifs, mais des « Juifs » avant tout. *Et si* Einstein avait été président ? L'analyse qu'il fait des problèmes du monde est souvent ficelée avec une perspicacité déconcertante. Il aurait pu être une sorte de Gandhi juif qui n'aurait pas servi l'État mais la Vérité et la Justice, mots qu'on considère bien volontiers comme « creux ». Incarnés par un artiste de la vie, ils sonnent comme des appels à plus de raison dans un monde qui tourne trop vite autour

de sa propre folie. Après tout, les formules d'Einstein ne sont pas « nationalistes » : elles appartiennent à tout le monde. On ne met pas l'univers dans une boîte et encore moins Einstein dans un palais !

Le monde semble fou et s'assèche comme un désert. Seules quelques oasis de bonnes volontés lui confèrent un sens. Einstein fait partie de ceux qui redonnent espoir à des individus errants. Il est connu de tous et pourtant personne ne le connaît. Le mythe a dévoré l'homme et accapare tous les projecteurs. Ici, c'est pourtant de l'homme dont il sera question. En défendant les Juifs, Einstein a donné une teinte à son universalisme. Les minorités persécutées sont toutes sur la même arche de Noé, celle de l'humanité. $E=mc^2$ n'est pas une formule juive, comme le prétendaient les antisémites allemands des années 1920. En revanche, la bêtise est une formule universelle, une équation à plusieurs inconnues, à jamais mystérieuse.

Un livre de plus ? Non, un livre de moins. Ceci n'est pas une biographie, mais un message qui s'adresse aux hommes et à certains en Israël aujourd'hui : « Si je devais être président, dit Einstein à sa fille Margot, j'aurais parfois à dire au peuple israélien des choses qu'il n'a pas envie d'entendre²⁸. »

Ces choses « inaudibles » sont dans ce livre. Qu'elles plaisent ou qu'elles déplaisent, elles sont le cri d'une voix forte, qui se doit d'être entendue car Einstein est un homme d'avenir.